

# MARTOR



---

Title: "Territoire, patrimoine et société: comment penser ensemble le flux et la permanence?"

Author: Denis Cercllet

How to cite this article: Denis, Cercllet. 2007. "Territoire, patrimoine et société: comment penser ensemble le flux et la permanence?". *Martor* 12: 177-185.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-12-2007/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

## Territoire, patrimoine et société : comment penser ensemble le flux et la permanence ?

Denis Cercelet

Les anthropologues se sont accordés pour définir leur discipline comme celle de l'étude de la totalité d'unités sociales restreintes<sup>1</sup>. Le qualificatif de « restreint » n'est pas là par modestie mais bien parce qu'il renvoie à la faisabilité d'une compréhension des mécanismes sociaux pris dans leur totalité et leur complexité. Le terme de totalité n'est pas, bien évidemment, à prendre au pied de la lettre comme le rappelait Claude Lévi-Strauss dans sa controverse avec Georges Gurvitch<sup>2</sup> : « Mais en fait, notre but dernier n'est pas tellement de savoir ce que sont, chacune pour son propre compte, les sociétés qui font notre objet d'étude, que de découvrir la façon dont elles diffèrent les unes des autres »<sup>3</sup>. Ces unités sociales restreintes sont pour nous des noms – qui constituent pour une bonne part une mémoire de l'anthropologie – : les Bororo, les Nuer, les Dogon, les Inuit ... et des lieux. Cette nomination et cette localisation donnent à penser que ces sociétés sont cohérentes et ont une existence propre même si ce ne sont pas des îles car, comme l'a montré Georges Balandier, les sociétés sont fondées sur une dynamique à la fois interne et externe . En France, cette volonté de respecter le projet anthropologique a donné naissance aux monographies communales, aux découpages des villes en quartiers et à l'étude de groupes sociaux particuliers. Ainsi, nous avons pris l'habitude de travailler sur des unités sociales territorialisées et clairement délimitées en mettant l'accent sur les sociabilités de proximité<sup>4</sup>. Mais le local a été, dans de nombreux cas, bouleversé et il nous faut prendre désormais en compte les effets des mobilités, des stratégies de rattachement à des unités voisines, des superpositions de cultures, des phénomènes d'a-territorialité ...

Dès les années 40, S. F. Nadel montrait, à propos des Nupé d'Afrique occidentale, que certaines tribus n'étaient pas des unités territoriales, ni même politiques ou linguistiques ou encore culturelles. Il a ainsi été amené à définir une tribu ou un peuple comme « un groupe dont les membres proclament leur unité sur la base de la conception qu'ils se font de leur culture commune spécifique ». Et plus récemment, les travaux sur l'ethnicité et sur l'identité montrent qu'aucun groupe social n'existe en soi. La société n'est pas donnée ; elle n'est qu'un processus. Et cela est de plus en plus vrai pour nos mondes contemporains. Ce sont vraisemblablement ces transformations de la réalité des sociétés qui nous conduisent à revoir le projet anthropologique. Car effectivement, comment délimiter un groupe alors que tout est décomposition, recomposition ? En un mot comment fixer les contours d'un objet alors que tout est mouvement ? A tel point que les plus jeunes des anthropologues seraient en droit de se demander si les communautés rurales ordonnées décrites par leurs aïeux ont un jour existé ou si les transformations ont été aussi radicales. La proximité spatiale n'est plus le garant de la proximité sociale et culturelle. Les individus semblent s'être libérés des prégnances territoriales pour privilégier des projets autour desquels ils pourront s'agglutiner le temps de sa réalisation. Les proximités sociales se développent autour d'intérêts communs et de connivences affectives. Ce sont des groupes auxquels les individus ont délibérément choisi de participer et dont ils savent qu'ils peuvent sortir à volonté sans pour autant mettre en péril leur existence sociale. Désormais, la notion de territoire est à entendre aussi bien dans son sens spatial que dans une acception symbolique. Nous assistons à des juxtapositions et

à des empilement de territoires à la mesure de la diversité des acteurs. Chacun, en fonction de ses origines, de ses goûts et de ses pratiques, de sa position, participe, au sein d'un collectif, à l'affirmation de territoires partiels. Aucun de ceux-ci ne sont, a priori, englobants et l'on peut les dire virtuels dans le sens où le même espace donne lieu à une pluralité de territoires. Ces constructions symboliques impriment leurs marques dans l'espace à travers des aménagements mais sans qu'il y ait appropriation univoque et constitution d'une unité sociale territorialisée.

Si l'on se penche sur les travaux et les réflexions menés par la Maison du fleuve Rhône, nous percevons bien que le Rhône n'a pas été abordé comme une frontière séparant deux aires culturelles mais bien comme un territoire autour duquel s'organisait une vie sociale. Plus que territoire, il faudrait peut-être voir le fleuve comme une scène<sup>5</sup>. L'accent est alors mis, par cet organisme, sur le rôle de médiateur entre différentes cultures qu'exerce le fleuve dans le sens où il est l'objet d'une relation : à la fois il porte les traces d'une histoire humaine et il est le lieu de rencontres ; il est médiateur principal parce que les hommes élaborent d'une part des cultures dans les relations particulières qu'ils entretiennent avec lui et, d'autre part, des relations sociales à travers la confrontation de ces cultures en un lieu commun. Le fleuve est présentée comme une scène locale<sup>6</sup> : « Pour qu'une véritable scène locale existe, il faut également que les cadres de la sociabilité [...] présentent une certaine interconnexion. [...] Il ne peut y avoir de véritable scène locale sans système d'information local. Ce système, plus ou moins développé selon les villes, fonctionne sur plusieurs plans : la presse quotidienne (avec les pages locales) ainsi que la presse hebdomadaire locale, les informations écrites occasionnelles [...], la transmission orale de bouche à oreille ». Le fleuve a joué ce rôle au temps où la ville de Givors était composée de quartiers, véritables unités sociales territorialisées (basées sur la diversité des composantes de la structure sociale et des activités économiques). Les joutes<sup>7</sup> étaient alors l'occasion

de réunir ces quartiers diversifiés dans l'unité en vertu de ce qui peut apparaître comme l'une des règles fondamentales du social : articuler unité et diversité dans un état de tension permanente. Mais, aussi bien hier qu'aujourd'hui, le fleuve peut être l'un des outils de ce travail social que s'il est naturalisé. En effet, bien qu'il soit largement cultivé, le Rhône ne peut cesser d'apparaître comme un espace naturel avec toute la légitimité qui est conférée à la nature : il se doit d'être „donné“ et permanent afin d'être objectif face aux enjeux sociaux strictement temporalisés tout en étant l'enjeu d'un rapport collectif à l'espace car c'est bien là que les individus partagent à la fois dans leurs pratiques et dans leur imaginaire des structures spatiales élémentaires : « nœuds, mailles et réseaux qu'ils articulent de façon à peu près élémentaires. [...] Cependant ces mailles, ces nœuds ou ces réseaux peuvent être soit des lieux puissamment territorialisés en îlots de familiarité, comme le centre-ville ou tel édifice public, soit des espaces urbains vécus par certains et méconnus par d'autres, simplement perçus ou imaginés dans le contexte de métastructures socio-spatiales différentes. [...] En somme, de la superposition des expériences socio-spatiales individuelles naît un „imaginaire collectif“, un véritable territoire »<sup>8</sup>. Dans ce cas, le fleuve peut se situer dans la continuité de son rôle social tout en étant reconstruit selon des modalités nouvelles, plus en accord avec les changements sociaux<sup>9</sup>. Et le processus de patrimonialisation qui touche actuellement le Rhône est certainement à comprendre comme la formulation de cette reconstruction qui vise à faire du fleuve un haut lieu renouvelé.

Les riverains se sont détournés et ont été détournés du fleuve. De nombreux obstacles sont venus accroître la distance qui les séparait du fleuve (circulation automobile en augmentation, construction de l'autoroute A7 et aménagements propres au fleuve) ; les paysages ont changé, les connaissances et les savoir-faire liés au fleuve n'ont plus été valorisés et de ce fait plus transmis, d'autres activités se substituent aux parties de pêche, aux promenades aux bords du Rhône. En

un mot, la vie était ailleurs. Et les travaux d'aménagement du Rhône, qui ont été d'importants travaux, n'ont pas suscité de contestations notables. Le Rhône, semble-t-il, s'éloignait en silence.

Il s'agit bien là d'une rupture fondamentale entre le Rhône et les sociétés locales et cette transformation majeure qui touche l'espace du quotidien coïncide avec une transformation des relations entre les hommes. La morphologie de la ville de Givors se transforme : il ne reste presque plus de traces des industries métallurgique, verrière et de soie artificielle et de nouveaux aménagements reconfigurent le centre et la périphérie. De nouvelles pratiques urbaines s'instaurent et le centre commercial semble désormais être l'un des lieux majeurs où se tricotent les parcours individuels. Jacky Vieux<sup>10</sup> s'interroge, à propos de Givors, sur le devenir social que peuvent produire ces individus dans ces aménagements : « L'effort engagé sur les effets de continuité spatiale, le travail sur la morphologie urbaine et la mobilité des personnes ne reflètent qu'un des enjeux du devenir de ces centres de consommation. Quelle vie sociale se développera au cours de la prochaine décennie dans ces lieux de profits appréciés pour leur facilité d'accès, le sentiment de sécurité qu'ils inspirent, l'abstraction des caprices de la météo qu'ils assurent, le sentiment (certes ambivalent) d'appartenir à la multitude qui se croise et flâne dans les galeries marchandes ? ». Il poursuit sa réflexion sur le rôle que peut jouer le Rhône dans ce processus : « Alors que les territoires sont plus que jamais poreux, il faut souligner l'importance du processus effectif de reconnaissance et d'investissement des individus ; cela concerne non seulement les habitants mais aussi les usagers : ceux qui travaillent sans résider, ceux qui fréquentent les équipements, les services, ceux qui affectionnent des espaces particuliers du territoire considéré. Chacun à leur façon, par leur présence, leurs usages, leurs initiatives, leurs conflits font et feront par exemple qu'à Givors le fleuve existe ou non. Les riverains traumatisés par les grands travaux d'aménagement du Rhône conduits par l'État dans les années 60-70 ont alors tourné le dos

au fleuve. Ce deuil d'une figure tumultueuse prend fin et de nouveaux usages et usagers font revivre cet espace naturel réduit depuis plus de vingt ans à un simple élément de décor local »<sup>11</sup>. De la même façon, cette zone sud de l'agglomération lyonnaise se reconstitue sur le mode pavillonnaire. Tous les anciens villages sont urbanisés et rassemblent des individus d'origines diverses et porteurs d'une aussi grande diversité de projets. Les communes alentours changent de configuration. Par exemple, Ternay et Vernaison ont une population qui quadruple entre la fin des années soixante et le début des années quatre-vingt et s'urbanisent<sup>12</sup>. La mise en place d'équipements favorisant le transport des populations a considérablement réduit les distances-temps qui les séparaient des grands centres urbains et rend possible l'un des plus grands fantasmes des français : installer la ville à la campagne. Pour les individus, il n'y a plus de territorialisation univoque : les lieux de résidence, de travail, de sociabilité, de loisirs ne coïncident plus. Le degré d'inter connaissance devient, pour ces raisons, très faible alors que les personnes venues s'installer dans cette zone quittaient la ville pour vivre un rêve de campagne (symbolisée par le village déconflictualisé, survalorisé et présenté comme le modèle de relations sociales riches et équilibrées) à un prix modique.

Pendant près de dix ans, ce petit univers se constitue cahin-caha, sans véritable projet collectif. Puis émergent des volontés d'organiser les espaces sociaux – qui, rappelons-le, sont réduits – au sein de territoires englobants. Les exemples de Ternay et de Vernaison<sup>13</sup> sont, à ce titre, instructifs car ils permettent de suivre l'exploration de deux modèles diamétralement opposés, et pourtant très proches, de reconstitution d'espaces sociaux. Et c'est à ce titre que le Rhône devient un haut lieu.

Ternay, à travers la mise en valeur du Grand Clos, s'oriente vers une reconstitution centrée alors que Vernaison semble avoir opté pour une reconstitution autour d'un haut lieu. Mais détaillons un peu ces deux cas de figure.

Au regard du Rhône, Ternay se trouve dans une configuration particulière : les différents amé-

nagements (voies de chemin de fer, autoroute, canalisation du fleuve) ont créé ce que certains nomment un *Mur de Berlin* entre la commune et le fleuve à tel point que l'une et l'autre ne communique plus. Mais pas pour tout le monde puisque les adolescents du quartier de Fléviu, insensibles aux interdictions et aux mises en garde, se retrouvent au bord de l'eau, auprès des piles d'un pont. Pourtant la majeure partie de la population semble se satisfaire de cette rupture car, comme le dit une personne interrogée par Marie-Christine Monneret, « le Rhône c'est trop gros pour nous ». Des habitants se sont regroupés en association pour défendre leur village et œuvrer à la patrimonialisation du centre ancien et du Grand Clos. Ces actions contribuent à la clôture de la commune et instaure un centre autour duquel devrait se recomposer la vie sociale. Ce parti pris qui fonde le travail social est à mettre en parallèle avec la réticence avec laquelle ils envisagent de participer à une communauté de commune. On assiste là à la volonté de restaurer un village fantasmé dont le caractère ne manque pas d'apparaître, à certains moments, privé. Se trouve-t-on, dans le cas de Ternay, face à une situation de repli, conséquence d'une trop grande ouverture de l'espace social ? Et nous reprendrons ici le questionnement de Michel Kayser<sup>14</sup> : « Finalement on peut se demander si ce qui est nommé relocalisation est seulement une réponse provisoire et superficielle à la „crise de la délocalisation“ liée au rejet de la civilisation urbaine et aux difficultés de l'économie en générale, ou si c'est vraiment un processus de changement social. S'agit-il, s'interroge J.-P. Billaud<sup>15</sup>, „d'un système bloqué ou d'un système en mouvement“ ? [...] Chacun reste chez soi en attendant des jours meilleurs : une image seulement ? Dans ces conditions, comment le *village* recomposé et normalisé pourrait-il trouver en lui-même les moyens et le rythme de son authentique renaissance ? Comment saurait-il réinventer les formes disparues d'échanges de services et de biens, créer les conditions d'une autre sociabilité, adapter ses modes de vie au nouveau visage de la collectivité ? Et voudra-t-il vraiment valoriser, en se retournant

sur soi-même, l'improbable et précieux „niveau local“ ? ». Pour leur part, P. Pellegrino, G. Albert, C. Castella, A. Lévy et J.-C. Ludi<sup>16</sup> ne sont pas sans faire le parallèle entre un rapport au territoire et une attitude socio-économique : « L'attachement ou le non attachement d'une population à son territoire peut avoir des répercussions sur le développement de ses différents lieux. Ces répercussions dépendent notamment, selon nous, des configurations en lesquelles les populations résidentes se représentent leur territoire ; par exemple la plus ou moins grande fermeture aux territoires contigus peut être un facteur d'accroissement d'asymétries économiques. [...] On verra ainsi notamment comment le repliement sur un espace trop restreint et trop fermé peut rejoindre une attitude fataliste face à des problèmes qui semblent alors nous échapper. »

Vernaison se trouve dans une toute autre configuration. Les traces du passé ont été détruites et le lien physique au fleuve a été préservé. Le maire de cette commune a pris la tête d'un projet de « renaturation » du fleuve qui consiste à recréer le fleuve d'antan. Ce projet<sup>17</sup> est conduit dans le cadre du Syndicat mixte intercommunal des îles du Rhône et des lônes (SMIRIL) qui rassemble les municipalités de Solaize, Vernaison, Sérézin, Ternay, Feyzin, Grigny et Irigny, la Communauté urbaine de Lyon et le Conseil général du Rhône. De plus ce projet bénéficie du concours de la Compagnie nationale du Rhône (CNR), d'Electricité de France, de la Direction régionale de l'environnement (DIREN) et de la Fédération Rhône-Alpes pour la protection de la nature (FRAPNA). Il s'agit de retrouver le dixième du débit initial du fleuve et de recréer les îles et les lônes dans leur configuration « originelle ». Ce projet, de très grande envergure, bénéficie à l'ensemble du fleuve et, de ce fait, ne peut être considéré comme un acte purement local<sup>18</sup>. Le territoire est ouvert et peut-il encore être perçu comme un territoire ? Il semble plutôt que l'on ait affaire à une portion d'espace organisé autour d'un haut lieu : le Rhône. Haut lieu qui est géré par une autorité politique qui n'est plus prioritairement communale. On est

confronté à un autre type de territoire parce que celui-ci est fondé sur l'adhésion et non sur la clôture. Ce nouveau territoire est à géométrie variable autant dans ces limites que dans sa composition.

Alors que la centration impose la clôture, le haut lieu est le reflet d'une pensée de l'espace ouvert et de la multiplicité. Le haut lieu semble seul capable d'englober de manière fluctuante la diversité des appartenances et des projets<sup>19</sup>. Il est ce qui relie les individus tout en les préservant d'un assujettissement au territoire ou à une organisation trop stricte de la structure sociale. Là, le Rhône n'appartient à personne ; il est de la diversité.

Mais tout n'est pas si simple et il peut nous être utile de revenir sur certaines questions. Tout d'abord qu'en est-il de l'Île de la Table-Ronde ? Car ce projet laisse entrevoir des velléités d'appropriation qui viendraient contredire les remarques précédentes. Ne faut-il pas voir ici la place du sanctuaire ou de l'objet sacré que l'on doit préserver du désordre et de la pollution. Ainsi l'exclusion des marginaux, des véhicules motorisés et autres troubleurs d'un ordre naturel et idéal ne ferait que renforcer la légitimité de ce lieu.

Selon Jean-Louis Fabiani<sup>20</sup>, « La portion d'espace restauré devient un instrument pédagogique et une grille de lecture pour l'ensemble des espaces naturels : un ordre y est lisible, une morale peut en être tirée. Les écologues de la restauration travaillent à rendre perceptibles le fonctionnement des écosystèmes, les structures tropiques et les phénomènes co-évolutifs. A la différence du parc à l'anglaise ou de l'art des jardins, qui intègrent à leur principe une dimension ludique et esthétique, inséparable de la production réglée d'artifices ou d'illusions, et qui s'installent à ce titre dans l'ordre de la fiction, l'écologie de la restauration s'installe d'emblée dans l'espace de restitution de la vérité, même si celle-ci est saisie de manière conjecturale. ».

De leur côté, Catherine et Raphaël Larrere constatent que la nature ne se distingue plus de l'artifice et posent la question de son appartenance à ce que Bruno Latour nomme « l'Empire du milieu » peuplé « d'objets hybrides » à la fois naturels

et sociaux. La protection des paysages concourent à l'effacement de la frontière entre nature et culture dans le sens où l'une et l'autre sont le produit de l'homme en société et de son histoire.

Qu'en est-il de la rupture ? Nous faisons l'hypothèse que ce ne sont pas les aménagements qui produisent la rupture mais bien les transformations que subissent les sociétés locales qui font émerger le sentiment de rupture. Les individus se sont éloignés du Rhône<sup>21</sup> parce qu'il n'y avait plus rien à voir, sans autre forme de révolte. Mais aujourd'hui, ils accusent les aménagements d'être responsables d'une plaie à jamais cicatrisée. Cette montée de fièvre à retardement correspond à une réévaluation des effets des aménagements au regard de la situation actuelle. Et c'est la seule attitude possible. Nous nous trouvons face à des sociétés en mal de recomposition qui voient dans le Rhône l'unique haut lieu qui bien que mal en point pourrait être salvateur. Il importe donc de revendiquer les transformations nécessaires à son « rétablissement ». Il importe qu'il apparaisse naturel et immémorial, différent et pourtant tellement digne d'amour. Les personnes qui éprouveront ces sentiments pourront être d'origine diverses : les professionnels du Rhône qu'a rencontré Serge Fouilland qui ont pour la plupart des accointances aquatiques qui transcendent leur néolocalisation, les anciens qui ont vécu le Rhône d'avant et leurs descendants qui redécouvrent les vertus de la transmission intergénérationnelle, tous ceux qui ne se lassent pas des promenades au bords du fleuve ou du spectacle sans cesse renouvelé des « eaux tumultueuses » et des péniches languissantes et tous ceux qui ont des pratiques en lien avec les eaux du fleuve<sup>22</sup>.

Avec Michel Bozon<sup>23</sup>, retenons les effets sociaux de ces fréquentations : « Le fait que les habitants se meuvent dans un espace limité n'entraîne pas une connaissance mutuelle ; il favorise en revanche la connaissance intuitive et indirecte que les individus ont des groupes et des styles sociaux locaux ainsi que les personnes qui les symbolisent. C'est l'expérience répétée du contact avec les mêmes [...] qui contribue à forger cette sociologie



spontanée très sommaire de la cité et à compléter ce bagage invisible que les citadins portent toujours sur eux. Seuls échappent à ce système d'interconnaissance lâche les nouveaux venus d'implantation trop récente dans la ville. ». Cette „expérience répétée du contact avec les mêmes“ ne peut avoir lieu que lorsqu'il y a concordance des temps et des lieux. Mais comme le rappellent P. Pellegrino, G. Albert, C. Castella, A. Lévy et J.-C. Ludi<sup>24</sup> : « Cette quête d'identité ne se déroule pas sans conflits, le territoire désirable est soumis à l'action et aux transformations des autres acteurs sociaux ; l'attribution de valeurs différentes par les différents sujets perturbe leur existence modale, chacun régit alors pour préserver, retrouver ou modifier les valeurs indispensables pour lui. En d'autres termes, l'espace confronté avec la temporalité, et donc à l'action de différents sujets, est soumis à des changements d'état qui se traduisent par des déplacements d'objets et des mouvements de sujets, et donc par des modifications de valeurs qui viennent s'achopper aux dispositifs spatiaux dans leur continuité topologique et leur stabilité temporelle. ».

L'homogénéité d'un groupe social relève presque de l'utopie. Il y a toujours une multitude d'acteurs qui pensent le monde à leur façon ou, plus précisément, selon des langages relevant d'une diversité des cultures : administrative, politique, éthique, professionnelle, ... Mais, malgré tout, si les groupes existent en tant que tels, c'est grâce à une symbolique commune à leurs membres qui s'acquière au cours d'expériences vécues en situation d'interaction. D'une part, la dimension temps est de ce fait toujours sous-jacente à l'identité : « qui dit identité dit non seulement histoire des personnes, mais également histoire des sociétés »<sup>25</sup>. Mais, pour que le groupe se reconnaisse, certains éléments – comme des lieux de mémoire – doivent s'inscrire dans la permanence car sinon le mouvement de l'histoire rendrait le monde toujours à redécouvrir. Alfred North Whitehead<sup>27</sup> insiste sur ce point : « Les idéaux se forment autour de ces deux notions de permanence et de flux. Dans le flux inévitable, quelque chose

demeure ; dans la permanence la plus accablante, s'échappe un élément qui devient flux. On ne peut se saisir de la permanence qu'à partir du flux et le moment qui passe ne trouve d'intensité adéquate qu'à se soumettre à la permanence. Ceux qui veulent dissocier ces deux éléments ne parviendront jamais à interpréter les faits les plus évidents. [...] La réalisation de l'artiste n'est pas seulement parfaite parce qu'elle illustre ce qui est atemporel en tant qu'abstraction. Elle fait bien davantage : elle implante l'éternel dans ce qui, par essence est éphémère. Le moment parfait ne s'évanouit pas dans l'écoulement du temps. Le temps a donc perdu son caractère de „perpétuel dépérir“ ; il devient „l'image mobile de l'éternité“ ». Et d'autre part, la réalisation d'une œuvre commune ou collectivement revendiquée entraîne une transformation de la manière d'éprouver et de vivre la communauté du nous. Il en est de même des actions individuelles pour le peu qu'elles soient publicisées. Ainsi, pour Roger Mehl<sup>28</sup>, « Toutes les fois qu'une existence s'extériorise et s'actualise, elle fait l'épreuve de ses propres dimensions, c'est-à-dire de ses possibilités et de ses limites, ainsi que des promesses que les unes et les autres recèlent. Elle connaît d'autant mieux ses dimensions qu'elle se manifeste d'une façon plus active et elle connaît ses dimensions toutes ensemble, quoique avec une inégale intensité. »

Le patrimoine et la mémoire apparaissent comme des révélateurs d'une conception du monde qui repose paradoxalement sur la construction d'un rapport à l'environnement producteur de temps.

Il nous faut bien admettre, comme nous l'ont suggéré Reinhardt Koselleck<sup>29</sup> et François Hartog<sup>30</sup>, que tout se passe au présent. Non seulement parce que ni le passé ou l'histoire ou la mémoire ni l'avenir ou les prévisions ne sont suffisamment tangibles pour orienter l'action mais aussi parce notre rapport au monde s'est « phénoménologisé ». C'est-à-dire que nous attachons de l'importance aux sensations et à ce que nous éprouvons. Le maître mot de ce changement est vraisemblablement celui d'expérience car il nous permet

de rendre manifeste le processus par lequel nous vivons et nous éprouvons notre existence.

Cette question de temps n'est pas anodine car elle met en jeu deux modes d'approches qui se sont superposés au XX<sup>e</sup> siècle : une approche qui se veut objective de description de l'univers comme une réalité existant en soi et une approche subjective du monde tel qu'il existe dans une relation à nous (et non pas seulement pour nous). La première approche a été initiée par Galilée et « achevée » par Einstein ; la seconde relève de ce qu'on nomme la mécanique quantique et fut « inventée » par Heisenberg, Bohr, Dirac et d'autres. Si la première approche peut être qualifiée d'à la troisième personne, la deuxième est une manière de voir le monde à la première personne et repose sur l'engagement, l'action, la non-séparabilité et la non localisation. Ces deux groupes de théories coexistent actuellement (sans que l'une semble être à même de remplacer l'autre ou que les deux soient réunies en une même super théorie) et nous nous trouvons face à deux conceptions du temps : l'une qui privilégie un temps cosmologique et l'autre un temps produit par l'activité humaine.

Ces deux approches s'interpénètrent dans notre rapport à l'environnement, dans notre manière de constituer notre vie sociale. Et cela n'est pas sans rappeler certaines thèses de Marx. Pour lui, la nature et l'histoire ne se distinguent pas et il met en avant l'existence d'un processus qui consiste à produire socialement une nature et une histoire qui sont inséparables : « la société est l'achèvement de l'unité essentielle de l'homme avec la nature, la vraie résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature. »<sup>31</sup> Cela signifie qu'il n'y a pas de fait historique qui ne soit aussi un fait naturel, mais aussi, réciproquement, que tout fait naturel est un fait historique.

Ce système de pensée se rapproche de celui de Feuerbach dans le sens où l'homme est nature dans la nature mais il s'en distingue car, à la différence de Feuerbach, Marx ne pose pas l'existence de la nature comme première. Il n'adopte pas pour autant le point de vue idéaliste qui ne

ferait exister la nature que dans l'esprit humain. Son approche est réellement constructiviste dans le sens où l'unité de l'homme et de la nature, est une unité active, productrice et processuelle.

Cette idée est reprise par le biologiste de l'évolution Richard C. Lewontin. Il s'élève contre l'idée que les êtres humains s'adaptent à leur environnement et développe la thèse que les organismes créent leur propre niche écologique au cours d'un processus de coévolution : « De petits changements dans l'environnement mènent à de petits changements dans l'organisme qui, à leur tour, mènent à de petits changements dans l'environnement »<sup>32</sup>.

Reprenant la formule de Lewontin selon laquelle « il n'y a pas d'organisme sans environnement, il n'y a pas d'environnement sans organisme », Francisco Varela parle de « couplage structurel » entre un organisme et son environnement, selon le principe d'une « co-détermination dialectique ». Selon lui, l'organisme est pris dans un flux continu d'expériences et dans un processus en devenir. Il est donc continuellement en changement sans pourtant être déterminé par les termes d'un programme prédéfini ni par la nécessité de s'adapter à un monde préexistant. Ainsi, « le monde dont nous avons connaissance n'est pas pré donné mais énoncé par l'histoire du couplage structurel qui nous lie à notre milieu. »<sup>33</sup>

Nous ne sommes pas loin, d'une certaine façon, du phénomène de territorialisation proposé par Gilles Deleuze et Félix Guattari<sup>34</sup>. La ritournelle est une manière de constituer une niche, une ambiance (Maturana), à l'échelle d'un individu ou d'une société, propice à l'émergence d'un monde habitable.

De ce point de vue, ce n'est pas le territoire ni le local qui sont à retenir. Mais c'est, dans une perspective pragmatiste et nominaliste, une manière d'aborder la question à partir de l'individu, de la façon dont il construit le monde dans un attachement fondamental à autrui. Car l'individu n'est qu'une perspective vivante, la situation du processus de construction que l'espèce humaine a en indivision : les individus ne sont donc



pas isolables et le processus n'est pas localisable. Nous ne pouvons constater que l'absence de limites entre les corps entre eux, entre les corps et l'environnement. De ce fait, les cultures, les sociétés, comme les territoires et tout ce qui fait office de catégories ne sont que fictions, des constructions éphémères qui tentent de rendre compte, partiellement, de ce qui est en jeu dans une situation. Ce sont des fictions car ces catégories ne sont crédibles que parce qu'elles s'affirment comme des vérités délimitées, distinctives et permanente. Elles semblent être une manière de se situer hors du monde et ainsi correspondre à une affirmation de soi, de son autorité et de son pouvoir sur le déroulement des choses.

L'espèce humaine n'est pas pensable ne terme de sujet ou d'un ensemble uniforme. Elle est à

penser comme un processus qui repose sur la diversité des individus (génétique, biologique, d'expérience, d'histoire) : ce n'est pas une entité stable mais un phénomène de ci au grès de la polyvalence des instants

Un flux qui se réalise au grès des connexions, des attachements, des ruptures eux-mêmes dépendant de la polyvalence et de la multitude des acteurs de la construction – de l'émergence – du monde. Mais le regard que nous portons se situe à l'échelle du collectif, de l'espace social, et acquière ainsi une objectivité qui inscrit le flux de notre activité cognitive dans la permanence. Ainsi flux et permanence se retrouvent à agir ensemble à travers des aménagements comme ceux qui constituent, à nos yeux, le territoire et le patrimoine.

## Notes

<sup>1</sup> Françoise Zonabend (« Du texte au prétexte. La monographie dans le domaine européen », *Etudes Rurales*, janv-juin 1985, 97-98, 33-38), tout en insistant sur la distinction entre les monographies élaborées sur le modèle des folkloristes et de l'école de Frédéric Le Play et celles réalisées par « les „nouveaux“ ethnologues du monde occidentale », « formés à l'ethnologie classique », rappelle cette « règle » : « l'étude de petites sociétés dont le faible peuplement, la cohérence interne et le claire inscription spatiale n'excédaient pas les moyens à la disposition d'un chercheur isolé ».

<sup>2</sup> *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, 357-358.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 358.

<sup>4</sup> John Connell, dans un « Programme d'études de village » (*Etudes Rurales*, janv-mars 1972, 45, 124-130) écrivait : « Notre propos étant la comparaison des comportements et des attitudes selon les types de village, nous définirons ce dernier comme un petit groupe de personnes fixées dans une localité où elles vivent et dont elles constituent la presque totalité de la population » et rajoutait « Des problèmes de localisation surgissent lorsqu'un groupe social est disséminé dans différents villages ou lorsqu'il n'y a pas de noyau unique ou pas de noyau du tout. Dans ces cas, le réseau local de relations socio-économiques s'organisera selon un schème spatial très différent : aussi, dans un tel contexte, les décisions peuvent n'être pas comparables à celles prises dans un village nucléé. Quelle utilité y a-t-il à comparer ces derniers à

des localités dispersées et mal délimitées ? ».

<sup>5</sup> Voir l'exposition de la Maison du Rhône *Le fleuve, mise en scène*, mars-juin 1997.

<sup>6</sup> Michel Bozon, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences*, Lyon, PUL, 1984, 258.

<sup>7</sup> Voir les travaux du programme d'Observation du Changement Social, Université Lyon 2 (CAMY J. et alii, 1984) sur les identités givordines à partir des emblèmes de la ville, la vogue et les fêtes, les joutes et le rock

<sup>8</sup> Guy Di Meo, *L'Homme, la Société, l'Espace*, Paris, Anthropos, 1991, 146, 150.

<sup>9</sup> A ce titre, les équipes de football d'aujourd'hui sont bien le reflet de nos sociétés : pluriethniques et transnationales.

<sup>10</sup> « Tensions », *Mégalopole*, cahier 18, 1998, 24-29, 26

<sup>11</sup> *Ibid.*, 28.

<sup>12</sup> Bernard Kayser écrivait (« Subversion des villages français », *Etudes Rurales*, janv-juin 1984, 93-94 : 295-324) : « La proximité d'une ville grande, moyenne ou même petite, joue évidemment dans la transformation des communes rurales un rôle déterminant, du fait de la projection à une distance souvent importante des flux d'urbanisation. Car mises à part les premières auréoles périurbaines où sont créées et se développent les véritables banlieues, la diffusion de ces flux affecte bien la société et

l'espace proprement villageois, qui tendent à changer de nature. C'est dans ce qu'on appelle la „troisième couronne périurbaine“ [B. Kayser et G. Schektman-Labry, « La troisième couronne périurbaine : une tentative d'identifications », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 53, 1, 27-34, 1982] que les changements sont les plus nets. Là, en effet, les processus d'urbanisation affrontent une agriculture et une société rurale qui fonctionnent, et jouent sur une importante disponibilité d'espace. Il s'ensuit que la construction urbaine y est plutôt dispersée mais surtout que les migrations quotidiennes de travail, tant de la part des enfants du pays que des nouveaux résidents, rythment une vie sociale profondément originale » (298-299).

<sup>13</sup> Voir l'étude de Marie-Christine Monneret : *Ternay-Vernaison. De l'amnésie au Rhône mythique*, Maison du fleuve Rhône, 1998.

<sup>14</sup> « Subversion des villages français », *Etudes Rurales*, janv-juin 1984, 93-94, 295-324, 320.

<sup>15</sup> J.-P. Billaud et al., *Regards sur la localité : état des travaux, questions et perspectives*, ministère de l'Urbanisme, Paris, 1983, multigr.

<sup>16</sup> Pellegrino P., Albert G., Castella C., Levy A., Ludi J.-C., « Identités régionales, représentations et aménagement du territoire », *Espaces et Sociétés*, 41, juin-déc., 1982, 99-112, 102-103.

<sup>17</sup> Voir pour de plus amples détails les rapports de Gilles Armani sur l'île de la Table-Ronde et de Jocelyn Bertrand, *Les „écologues“ et la „renaturation“*, Maison du fleuve Rhône, 1998.

<sup>18</sup> Ce projet est intégré dans le Plan Bleu de la Communauté urbaine de Lyon et s'inscrit dans la suite logique des efforts du Grand Lyon pour reconquérir ses fleuves ainsi que le montre le travail de Laurence Cottet inséré dans le présent rapport.

<sup>19</sup> Nous reprenons ici quelques lignes consacrées à la distinction Centration-Hauts lieux de l'ouvrage élaboré autour de l'œuvre de Jean Rémy par Etienne Leclercq, *Sociologie urbaine et rurale. L'espace et l'agir*, L'Harmattan, 1998 : « Malgré les mécanismes de mise à distance, la centralité est le lieu de rassemblement dans la mesure où elle donne des réponses à des problèmes qui se posent dans la vie quotidienne et permet de les gérer. A partir d'elle peuvent émerger des projets qui sont dotés d'un capital de bon sens car ils sont de l'ordre du réalisable. Elle devient par là une base à partir de laquelle se structurent des rapports sociaux, à son échelle, petite ou grande selon les cas. [...] Le haut lieu, quant à lui, suppose un dépassement ou une mise en question de l'espace structuré par le projet so-

cial actuel. Partant de l'espace composant le quotidien, il se donne comme un autre espace attractif par son caractère exceptionnel. De façon rigoureuse, l'espace d'où on parle, espace de projet, s'oppose à l'espace dont on parle, espace du désir qui rejette les limitations de ce qui est socialisé. [...] Les hauts lieux relèvent d'une problématique des espaces intersticiels, mais au lieu d'apparaître des lieux médiateurs permettant les échanges dans les espaces/ temps quotidiens, ils sont davantage des médiateurs entre ce qui est socialisé et une aspiration qui les transgresse. [...] Espace médiateur, il ne relève pas de la logique centripète/centrifuge, mais il est transgression de la différence et de la limite, entre le centre et le lieu excentrique car il est à la fois l'un et l'autre. » (144-145-146).

<sup>20</sup> « Les récréateurs de la nature. Enjeu et justification d'une pratique paradoxale », *Natures, Sciences, Sociétés*, vol. 3, hors-série, « Recréer la nature », 1995, 91.

<sup>21</sup> Voir l'étude de Marie-Christine Monneret.

<sup>22</sup> Voir l'étude de Carole Barthélémy insérée dans le présent rapport, *Rencontre entre deux modernités : le Rhône aménagé et la pêche au No-Kill. Monographie de pêcheurs de carpes dans la région du bas-Rhône*.

<sup>23</sup> Michel Bozon, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences*, Lyon, PUL, 1984, 265-266.

<sup>24</sup> Pellegrino P., Albert G., Castella C., Levy A., Ludi J.-C., « Identités régionales, représentations et aménagement du territoire », *Espaces et Sociétés*, 41, juin-déc., 1982, 99-112, 110.

<sup>25</sup> Strauss A., *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Métailié, 1992 [ed. orig. 1989], pp.173.

<sup>27</sup> Whitehead A. N. (1929) *Procès et réalité. Essai de cosmologie*, Editions Gallimard, 1995, 520-521.

<sup>28</sup> Mehl R. « Le dialogue de l'Histoire et de la Sociologie », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1947, 137-157, pp. 151-152.

<sup>29</sup> *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Editions de l'Ehess, 1990

<sup>30</sup> *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Editions du Seuil, 2003

<sup>31</sup> *Manuscrits de 1844*, présentation, traduction et notes de Emile Bottigelli, Editions Sociales, 1972 : 89

<sup>32</sup> *La triple hélice*, Editions du Seuil, 2003 : 145

<sup>33</sup> F. Varela, E. Thompson, E. Rosch L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expériences humaines, Le Seuil, 1993 : 234

<sup>34</sup> *Mille Plateaux. Capitalisme et Schizophrénie 2*, Les éditions de Minuit, 1988